



Deux domestiques javanaises à Hong Kong. Entre épreuves et désir d'épanouissement

Laurence Husson

► To cite this version:

Laurence Husson. Deux domestiques javanaises à Hong Kong. Entre épreuves et désir d'épanouissement. Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2015, Paysages biographiques du migrant asiatique, 26, pp.65-91. hal-01310992

HAL Id: hal-01310992

<https://hal.science/hal-01310992>

Submitted on 9 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurence Husson

Deux domestiques javanaises à Hong Kong. Entre épreuves et désir d'épanouissement

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Laurence Husson, « Deux domestiques javanaises à Hong Kong. Entre épreuves et désir d'épanouissement », *Moussons* [En ligne], 26 | 2015, mis en ligne le 04 décembre 2015, consulté le 14 décembre 2015. URL : <http://moussons.revues.org/3370>

Éditeur : Presses Universitaires de Provence

<http://moussons.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://moussons.revues.org/3370>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Presses Universitaires de Provence

Deux domestiques javanaïses à Hong Kong

Entre épreuves et désir d'épanouissement

HUSSON Laurence *

Aix Marseille Université, CNRS, IrAsia, UMR 7306, 13003, Marseille, France

DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES EN NOMBRE CROISSANT À HONG KONG

L'Organisation internationale du travail (OIT) estime qu'environ 700 000 travailleurs migrants quittent, chaque année, officiellement l'archipel indonésien pour gagner leur vie au Moyen-Orient et en Asie, sans compter les migrants illégaux, certainement 2 à 4 fois plus nombreux. Les deux pays d'accueil sont traditionnellement la Malaisie et l'Arabie saoudite, suivis de Singapour, le Koweït, Bahrain, Hong Kong, Taiwan, la Corée du Sud, la Jordanie, etc. En 2009, l'OIT déclarait 4,3 millions de travailleurs indonésiens légaux à l'étranger. Les femmes représentaient 75 % de ces migrants officiels et, dans leur grande majorité, des employées de maison (ILO 2010), pour ne pas dire domestiques ou bonnes, termes désormais considérés comme politiquement incorrects et péjoratifs. À titre de comparaison, à l'échelle mondiale, 49,6 % des migrants étaient des femmes en 2008, selon l'Organisation internationale pour les migrations (IOM 2010).

* Laurence Husson est chargée de recherche au CNRS, géographe de formation, docteur en histoire (EHESS), en poste à l'IrAsia, Marseille. Sa thématique principale est la mobilité, principalement les migrations de travail intra-asiatiques indonésiennes et leur féminisation, ainsi que le transnationalisme unissant le monde malais et la péninsule arabique.

Tous les experts s'accordent en effet pour noter une nette féminisation des flux de main-d'œuvre à l'échelle mondiale répondant à une demande croissante en matière de soins et de services. Fait majeur depuis une trentaine d'années, les femmes sont désormais plus nombreuses à migrer que les hommes; elles migrent seules, de manière autonome et non plus comme membre d'une famille ou à la charge d'hommes migrants. Ce phénomène relativement récent, en plein essor, est particulièrement marqué en Asie et, il mérite beaucoup d'attention, tant il est porteur de bouleversements de tous ordres (Husson 2007). Dans le vaste champ de recherche englobant « le genre et la migration », le débat, initié principalement par des universitaires femmes et souvent féministes, visait à réexaminer le foyer, la famille, ses hiérarchies, ses tiraillements, ses transformations (Chant 1992; Constable 2010; Hondagneu-Sotelo 1994; Hondagneu-Sotelo & Viva 1997; Monsen 1999; Parrenas 2001; Piper 2003; Wee & Sim 2005). Plus récemment, une attention particulière a été portée au travail domestique ou aux *global care chains* ou *care drain* (chaîne globalisée de soins et fuite du soin).

À Hong Kong, les *FDW* (*foreign domestic workers* – travailleuses domestiques étrangères) représentent 3 % de la population totale. Un foyer sur huit en salarie une et le rapport passe de un sur trois pour les foyers avec enfants. Elles sont donc environ 334 000 à Hong Kong, dont 45 % d'Indonésiennes (Lau 2015). Issues surtout des campagnes et principalement de l'île de Java¹, généralement jeunes, pauvres et peu instruites, elles travaillent sous contrat renouvelable de deux ans dans l'ancienne colonie britannique comme employées de maison et aides à la personne handicapée et âgée.

Pour ces tâches ménagères peu valorisantes et peu valorisées, elles sont tenues à la discrétion, à l'humilité et au silence. Elles sont même recherchées pour cela puisqu'elles ont cette réputation de timidité et de docilité, supposées vertus féminines asiatiques très prisées par leurs employeurs sur le marché du travail international (fig. 1).

Ces jeunes femmes sont *a priori* destinées à rester des « travailleuses de l'ombre ». Ce n'est qu'épisodiquement, à l'occasion d'un drame, que les médias mettent sur le devant de la scène l'une d'entre elles, victime d'exactions particulièrement choquantes. La liste de ces employées de maison asiatiques martyres s'est allongée au fil des ans². Leurs calvaires exposés au grand jour ont néanmoins servi la cause de cette communauté en poussant certaines à constituer des groupes d'entraide et de parole, puis de petites associations et enfin des ONG qui, à coup de marches, de manifestations, de débats ont pu faire connaître leurs situations et leurs revendications. L'opinion publique désormais alertée ne peut plus ignorer leur existence. Ces actions collectives, dénonçant des pratiques abusives et parfois quasi esclavagistes, ont ainsi, au fil des années, fortement contribué à améliorer leurs conditions de travail à Hong Kong et ailleurs dans le monde, œuvrant ainsi pour une reconnaissance du statut d'employée de maison³ (fig. 2).

Des témoignages autrefois rares ont fait récemment leur apparition sur la toile. Un petit nombre de vidéos amateurs et semi-professionnelles diffusées récemment entendent dire la réalité de cette migration. Elles encouragent les migrantes à s'exprimer. La plus intéressante, en six parties, *Fenomena TKW Hongkong* – le phénomène de la main-d'œuvre féminine à Hong Kong – de Gilang Gilonasis est visible sur



Fig. 1 : Publicités d'agences de placement d'employées de maison

Photos de Laurence Husson



Fig. 2 : Exemples de campagne contre la maltraitance des travailleuses migrantes

Photos de Laurence Husson

youtube. com. Des morceaux choisis d'entretiens illustrent différents aspects de la vie quotidienne de ces jeunes femmes, leurs rêves, leurs aspirations, leurs difficultés. Un autre documentaire vient compléter le premier, *Perjuangan TKI di Hongkong, 2012* – La lutte de la main-d'œuvre indonésienne à Hong Kong – (infopublikkominfo) qui dresse brièvement, à coups d'extraits d'entretiens, le portrait de trois *FDW*. Un reportage télévisé *Hong Kong's Hidden Shame* (Kaufman 2014) décrit également la condition et la lutte de cette communauté. Un autre dresse en cinq minutes deux courts portraits de migrantes, l'une indonésienne, l'autre philippine et présente l'originalité de montrer que pour ces migrantes Hong Kong est un endroit où l'on fait bien plus que simplement gagner sa vie. Elles apprennent et acquièrent des savoirs multiples et variés qu'elles pourront mettre à profit et transmettre à leur retour au pays (*Not just a maid: the story of two domestics helpers* (<http://www.wsj.com/video/not-just-a-maid-the-story-of-two-domestic-helpers/128964AB-01D0-4064-A61D-75D59B56771C.html>)). Un autre, *Indonesian domestic worker – bad working conditions* (<http://www.docsonline.tv/documentary/303>) met l'emphase, comme le titre l'indique, sur des conditions de travail qui laissent encore souvent à désirer⁴. Tous ces documentaires visibles sur Internet attestent indéniablement d'une sensibilisation croissante vis-à-vis de ce sujet sensible.

Enfin, un film, *Minggu Pagi di Victoria Park* (Un dimanche matin à Victoria Park) de Lola Amaria, sorti en Indonésie en 2010, décrit sous forme de fiction mi-réaliste, mi-romancée, quelques aspects de la vie de ces femmes sur lesquels la réalisatrice indonésienne a très bien été informée⁵.

Des universitaires s'intéressent aussi au phénomène et une anthropologue américaine, Nicole Constable, a utilisé la méthode de la biographie pour broser une ethnographie des bonnes philippines à Hong Kong (Constable 1997).

Pour ma part, j'ai recueilli à Hong Kong, entre 2012 et 2014, en trois terrains d'une quinzaine de jours chacun, une trentaine d'entretiens approfondis à caractère biographique et une dizaine de conversations plus décousues.

Les difficultés de repérages, comme celles de l'approche et de la prise de contact sont à mentionner. De même, il est nécessaire de procéder à l'analyse du contexte de l'entretien mais aussi de décrire dans une biographie la scène de l'interaction, ainsi que le contexte de l'énonciation⁶.

Dans cette ville très dense de sept millions d'habitants où, à chaque fois, je n'ai pu faire que de courts séjours du fait du coût très élevé du logement, je me suis heurtée à trois difficultés principales dans la réalisation des entretiens. Premièrement, le manque de temps libre de mes interlocutrices – comment leur demander de me consacrer du temps pour parler de leur vie, alors qu'elles n'ont qu'un jour de liberté par semaine? Deuxièmement, le manque d'espace privé et d'intimité, où laisser libre cours à la parole (il y a du monde partout, et ni elles ni moi n'avons de chez nous). Et enfin, la prudence, la méfiance et la pudeur ainsi qu'un fort sentiment de dépréciation d'elles-mêmes qui ne les incitent pas à la confiance. Toutes sont persuadées de ne pas être le bon interlocuteur, de ne pas être digne d'intérêt. « Pourquoi vous intéressez-vous à moi? Je suis d'un milieu modeste, de la campagne, sans instruction. Je n'ai rien à dire d'intéressant » étaient des phrases ou des excuses récurrentes pour ne pas se livrer. Une grande part du travail consistait donc avant de trouver un lieu de discussion propice, à les rassurer, à les encourager, pour qu'elles puissent

progressivement se détendre, se laisser aller pour arriver à délivrer des informations, les unes objectives, les autres subjectives, et surtout des anecdotes, qui sont bien souvent le sel d'un entretien, ce qui lui donne du corps et en dit souvent plus long que le discours principal souvent plus convenu.

Le but de cet article est de retranscrire deux récits de vie pour montrer ce que deux parcours individuels et forcément singuliers peuvent dire d'un phénomène bien plus vaste. Les deux entretiens retenus, fruits d'une connivence particulièrement fructueuse, me sont apparus riches en informations sur la personne interrogée mais aussi sur la communauté à laquelle elle se rattache et sur la migration à laquelle elle participe. Ces deux femmes se sont vraiment laissées aller au récit ; elles ont réfléchi avec moi chaque fois que je me posais une question sur leur vie en particulier ou celles de leurs consœurs ou bien encore sur des questions plus générales concernant la main-d'œuvre féminine indonésienne à l'étranger. Ils ont aussi été sélectionnés parce que ces deux femmes, sans être vraiment représentatives du modèle classique de la travailleuse migrante indonésienne, préfigurent, à mon sens, une nouvelle façon de vivre la migration, sans réel projet de retour.

Ces entretiens ont été réalisés en deux temps, sur deux dimanches pour l'une, et un dimanche et deux heures en semaine pour l'autre. Ils ont l'un et l'autre été menés en *bahasa Indonesia*⁷, souvent agrémenté de mots d'anglais perçus comme indispensables, chic et *trendy* par les interviewées. L'entretien mené avec Tuti, la plus jeune, aurait certainement gagné à être tenu en javanais, langue plus familière et mieux maîtrisée, ce qui lui aurait peut-être permis d'aborder des thèmes encore plus intimes, mais nous aurions alors été obligées de passer par une interprète.

La première personne et la troisième personne du singulier se mêlent selon qu'il s'exprime, elles ou moi parlant en leur nom en transcrivant ce qu'elles m'ont dit. Les propos des informatrices sont en italique, mes commentaires sont entre crochets.

YUNITA, DEVENUE MILITANTE ET LESBIENNE À HONG KONG

Yunita, 37 ans, divorcée, travaille à Hong Kong depuis treize ans. Nous l'avons rencontrée dans le local de l'ONG (IMWU – Indonesian Migrant's Workers Union), qui est la plus connue parmi la soixantaine d'associations indonésiennes qui a fleuri dans la *kota beton* – ville de béton – surnom donné à Hong Kong par les migrantes indonésiennes souvent originaires des campagnes et qui, avant leur départ, n'habitaient pas toujours dans des maisons en dur.

Yunita est originaire d'un petit village situé près de Malang, dans l'est de Java. Elle est issue d'une famille de quatre enfants que les parents ont du mal à élever depuis que la mère ne travaille plus et que le père gagne trop peu comme ouvrier dans une fabrique de sauce de soja.

Quand on naît à la campagne, dans une famille pauvre, il n'y a pas beaucoup de perspectives pour les jeunes filles hormis le chômage, le mariage, la prostitution ou le départ à l'étranger. Comme je n'avais aucun désir de me marier et encore moins celui d'être obligée de coucher avec des inconnus pour gagner de l'argent, il ne me restait que le choix, vite abandonné, de l'usine avec beaucoup d'ennui et pas d'espoir d'amélioration de ma vie, ni de possibilité d'aider ma famille. L'idée de devenir une

employée de maison n'est pas extraordinaire surtout si on reste en Indonésie où l'on ne gagne rien. Mais si on a le courage de partir loin, c'est un moyen de s'en sortir, d'apprendre beaucoup et de gagner de l'argent. J'aurais voulu continuer l'école où je me sentais bien, mais quand ma mère est tombée malade, j'ai dû prendre le relais. Si je réfléchis bien, je souhaitais partir, m'éloigner, mettre de la distance tout en restant quand même une fille dévouée.

À l'époque, beaucoup de gens partaient travailler en Malaisie et elle a pensé que cela serait facile de faire comme eux. Elle avait dix-huit ans. Il suffisait d'emprunter de l'argent, de trouver un groupe et un passeur ou un accompagnateur pour vous montrer le chemin et vous présenter à votre futur patron. De bouche en oreille, à Surabaya, avec l'aide d'une ancienne amie de classe, elle finit par trouver le moyen de partir, avec un groupe de sept personnes. Tout le monde lui disait de ne pas avoir peur, que les gens parlaient la même langue et avaient la même religion qu'elle mais elle était quand même très impressionnée... Elle ne connaissait même pas la capitale de son propre pays et là, elle partait traverser Java, puis remonter Sumatra, voyage interminable pour atteindre Tanjungbalai et pouvoir traverser le détroit de Malacca juste à la hauteur de Kelang.

Je ne me souviens plus des détails du voyage mais je me souviens que c'était long, très long, que l'on a eu chaud le jour, froid la nuit et que l'on avait tous très faim et le ventre noué. Personne ne parlait. Maintenant cela serait moins impressionnant car il y a les téléphones pour communiquer mais là c'était le saut dans l'inconnu et sans moyen de parler à ma famille. À 18 ans c'est une épreuve ! La première d'une série. J'ai rapidement été placée dans une famille d'origine malaise qui avait une double activité, une petite exploitation agricole avec des enfants en bas âge, des animaux et une cantine. Je n'avais pas d'expérience sauf avec les enfants parce que j'avais beaucoup aidé ma mère. Mais mon patron et sa femme me sollicitaient tout le temps, pensant que j'étais une machine, capable de tout faire en même temps. La liste des tâches à accomplir était longue et la journée n'y suffisait jamais. Ils n'étaient pas méchants mais ils ne pensaient jamais à ma fatigue et quand je faisais une faute, ils me faisaient des retenues sur mon salaire dont je ne pouvais profiter qu'après avoir remboursé les frais du passeur. Je suis restée comme cela plus d'un an sans voir la couleur d'un ringgit. Je dépendais de la famille pour tout. Je n'avais même pas la possibilité de m'acheter un vêtement neuf car ma patronne me donnait ses vieux habits qui étaient toujours trop grands pour moi. Je n'avais pas non plus la possibilité de m'acheter une douceur ou un aliment qui me faisait envie. Un jour j'ai vu mes employeurs paniquer car il y avait des contrôles pour renvoyer les clandestins chez eux et punir le travail non déclaré. Je n'étais pas en règle, puisque sans permis de travail et ils ne pouvaient donc pas prendre le risque de me garder. Je crois aussi qu'ils avaient trouvé quelqu'un de leur famille pour les aider.

Yunita est donc obligée de retourner en Indonésie sans le moindre pécule puisque le solde de son salaire lui sert à payer le transport du retour et quelques nécessaires cadeaux (*oleh-oleh*).

Mes parents étaient à la fois heureux et déçus de me revoir dans de pareilles circonstances... et je n'étais moi-même qu'à moitié satisfaite de ce retour en arrière. De plus, j'avais 20 ans et mon père a estimé qu'il fallait me trouver un mari. Sans que j'aie eu

le temps de comprendre ce qui m'arrivait, je suis devenue la femme du contremaître de l'usine de soja.

Le mariage n'a pas été heureux puisqu'elle épousait un inconnu, de 20 ans son aîné et qui n'était jamais satisfait de rien. Il était par ailleurs déjà marié à une femme dont il n'était pas complètement divorcé et qui, par jalousie, la traitait mal dans son dos. Elle tombe enceinte quelques mois après le mariage et par malchance, accouche très péniblement d'un petit garçon qui avait tout le bas du visage déformé.

Il aurait fallu le faire opérer à l'étranger pour qu'il puisse se nourrir normalement. Avec quel argent ? C'était impossible. Je ne suis pas arrivée à me sentir mère. Tout le monde me regardait de travers. J'étais si malheureuse que je voulais mourir. Mais toujours conseillée et aidée par mon ancienne amie de classe j'ai finalement décidé de m'enfuir le plus loin possible. Je ne voulais surtout pas que mon mari puisse me retrouver. Cette fois-ci, je suis allée dans une agence de placement à Surabaya et j'ai été envoyée, après deux mois de formalité, à Singapour où j'ai travaillé quatre ans. Un travail intensif avec des patrons chinois exigeants qui avaient plusieurs appartements et bureaux mais j'ai pu apprendre petit à petit le chinois.

À la fin de son contrat, Yunita a hésité un moment car ses patrons étaient contents d'elle mais elle a eu l'idée de partir à Hong Kong parce qu'elle avait plusieurs fois entendu dire que le salaire était meilleur et la demande importante. Sa connaissance du cantonais l'a aidé à être rapidement envoyée et embauchée à Hong Kong.

J'ai eu la chance de tomber sur une famille chinoise très aisée et très moderne ; nous étions trois employées de maison, une cuisinière chinoise, une nounou philippine et moi, préposée au ménage. Nous dormions toutes les trois dans la même chambre et la famille nous traitait avec respect. Dona, la Philippine, m'apprenait le soir à parler anglais et Bai, la Chinoise et moi lui donnions des rudiments de cantonais. Bai a eu du mal au début à nous accepter car elle aurait voulu que les patrons embauchent des compatriotes mais, petit à petit, elle a fini par être gentille. Le week-end, les majikan – boss, patrons – partaient ou recevaient des parents et amis et nous donnaient, à tour de rôle, mais un peu plus à moi qu'aux deux autres, très souvent congé. Je ne savais pas où aller. C'est à cette occasion que j'ai suivi ma « sœur » philippine qui partait rejoindre d'autres compatriotes dans la ville. Elles étaient nombreuses et solidaires, instruites aussi. C'est avec elles que j'ai progressivement compris qu'il fallait se battre dans la vie. Nous ne sommes pas des moutons. Hongkong m'a appris que les hommes et les femmes sont égaux, qu'il ne faut pas avoir peur de protester quand on se sent abusé. J'ai vu et entendu beaucoup d'histoires, je ne suis plus jeune. Il y a eu des cas horribles, des grands malheurs, des suicides mais il y a aussi de belles histoires de gens humains, gentils qui comprennent les différences de culture, la jeunesse, qui sont patients et reconnaissants et peuvent devenir comme une seconde famille. Les patrons c'est vraiment comme la loterie. Du très bon au plus mauvais et on ne le sait pas à l'avance. Nous avons toutes entendu de belles histoires, des histoires à faire rêver, de patrons qui font le bonheur de leur bonne – babu – soit par le mariage, soit par une aide réelle, une formation ou un capital pour qu'elle puisse avoir un avenir meilleur. J'ai rencontré une fille de Lampung – Sumatra – dont les patrons ne pouvaient plus se passer d'elle. Elle les aimait comme ses propres parents. Comme ils n'avaient pas d'héritiers directs, ils l'ont traitée comme leur fille en la mettant à l'abri de tous soucis

matériels. Elle n'est jamais retournée au pays où d'ailleurs elle n'avait plus de famille proche. Mais bien sûr, il y a aussi les racistes, ceux qui pensent que vous êtes inférieure, ceux qui abusent de leur pouvoir et de la situation, les soupçonneux, les patronnes jalouses, les avares et les pires de tous : les obsédés sexuels, les fous et les sadiques.

[Long moment de profond silence, elle semble perdue dans ses pensées... puis s'excuse visiblement émue. Elle demande à aller chercher de l'eau].

Depuis tout le temps que je suis là, j'ai vraiment entendu beaucoup d'histoires incroyables. Les humains sont [elle cherche son mot] étranges – aneh –, on est ici pour s'occuper d'eux, on vient les aider, non ? Et pourtant ! » [Silence à nouveau].

Les belles histoires sont rares... ce qui les rend encore plus belles... C'est ça la vie, mais il faut garder l'espoir. Les patrons savent qu'ils ne peuvent plus faire n'importe quoi, n'importe comment. Il y a des lois maintenant.

J'ai compris ici le sens de l'amitié, de la solidarité entre sœurs, j'ai compris qu'isolée on n'était pas grand-chose, mais qu'à plusieurs on était beaucoup plus fortes. En groupe, tu deviens aussi puissante qu'un tigre ou qu'un éléphant alors que seule, tu n'es qu'une fourmi ! Dona me disait toujours de suivre l'exemple des Philippines, qu'il fallait faire bloc, s'entraider, se soutenir, se défendre mutuellement.

J'ai vu débarquer au fil des années de plus en plus d'Indonésiennes souvent jeunes, trop jeunes – les dates de naissance sur les passeports ne sont pas toujours exactes. Et quand on est jeune, on est très naïve et même parfois stupide – bodoh. C'est pour cela que tout le monde les traite comme du bétail. Cela m'a fait mal, j'étais révoltée, cela m'empêchait de dormir.

Yunita déplore à plusieurs reprises que les domestiques de son pays aient la réputation d'être timides et pas très dégourdis, peu instruits et surtout prêtes à tout accepter.

Ce qui m'a le plus énervé c'est quand j'ai fini par comprendre que la naïveté de mes compatriotes arrangeait tout le monde. Du recruteur, à l'employeur, en passant par la fille elle-même qui, trop contente d'avoir un travail, est persuadée d'être sous-qualifiée et qui trouve donc tout à fait normal d'être sous-payée, exploitée, voire même punie⁸. Et de toutes les façons, même si elle trouve la situation injuste, elle n'osera pas se plaindre de peur de perdre sa place.

J'aurais jamais pensé rentrer au pays, pour quoi faire ? Le pays, je le retrouve ici à travers les filles qui arrivent de plus en plus nombreuses... On trouve tous les produits indonésiens, nourriture, musique, DVD, livres, cosmétiques et médicaments. J'aime mon pays mais je n'ai pas particulièrement de nostalgie sauf pour mon amie d'enfance. Et puis pourquoi rentrer puisque j'ai trouvé l'amour ici et que pour l'instant nous voulons rester à Hong Kong. [Silence de réflexion].

J'ai découvert un jour que Dona avait une amie de cœur, une femme avec qui elle était comme mari et femme. J'ai été surprise au début, d'autant que quand on en a parlé, elle m'a dit qu'elles étaient nombreuses à avoir trouvé de la tendresse entre femmes et qu'il n'y avait rien de mal à cela. Pas de risque de tomber enceinte. [Grand éclat de rire]. Pas de maladies vénériennes ou de sida, pas de coups et de violence, de trahison ou de mensonges. Sur le coup, je n'ai rien pensé de particulier, mais en avril 2007, quand j'ai rencontré Amalia, 27 ans, une fille des environs de Jakarta qui avait beaucoup de volonté, des idées nouvelles et du caractère, j'ai changé de position en tombant progressivement

amoureuse d'elle. Amalia sait depuis toujours qu'elle est comme cela, moi je ne le savais pas. Mais une chose est sûre, j'ai trouvé l'équilibre et le bonheur avec elle.

C'était un peu embarrassant au début, il fallait se cacher mais maintenant c'est de plus en plus courant, presque normal. Non seulement je me moque de ce que les gens disent mais même, comme Amalia, je trouve maintenant important de le montrer, de le dire. Ce n'est pas un crime, non ? Là encore, nous sommes de plus en plus nombreuses et cela nous rend moins timides, moins honteuses. Ma vie est ici, maintenant.

J'ai trouvé ma vraie famille et surtout un sens à ma vie. J'aide mes sœurs, je conseille les femmes de mon pays, j'essaie de leur apprendre à se battre, à comprendre qu'elles sont à Hong Kong pour devenir autonomes, indépendantes.

Je veux qu'elles sachent que l'argent qu'elles gagnent peut être utilisé pour faire du shopping, pour faire des cadeaux à la famille, pour acheter du matériel mais qu'il peut aussi servir pour se former, apprendre des choses, se loger. Elles doivent penser à elles, à leur futur, à leur retraite. Bref, j'ai envie que la vie des femmes devienne meilleure... Même si on est née pauvre, avec du courage et de bons conseils, on peut vraiment s'en sortir ». [Pause cigarette. Les femmes qui fument sont encore peu nombreuses en Indonésie].

Les TKW – tenaga kerja wanita, main-d'œuvre féminine – sont ici pour aider leur famille, elles aident leurs patrons, elles aident l'économie de Hong Kong, elles aident l'économie indonésienne – Ils nous appellent Pahlawan devisa – héros pour les devises – mais nous, qui nous aide ? Nous devons nous aider nous-mêmes et entre nous être très solidaires : le gotong royong – entraide villageoise – comme on dit à Java. Hong Kong offre cette chance et c'est pour cela que je veux y rester, tant qu'Amalia et moi y serons heureuses. Notre but, c'est de trouver un logement à nous, que nous pourrions louer à plusieurs couples, plutôt que de nous rencontrer dans des guest-houses. Mais c'est illégal et en semaine, nous devons dormir chez les patrons. Là encore, c'est une future grosse bataille à livrer ! Si nous avons la possibilité d'habiter en dehors de notre lieu de travail, il y aurait plus de respect, moins d'incidents, de dérapages avec les employeurs... nous ne serions pas obligées de rester dans la rue le dimanche et les couples seraient heureux... Je m'imaginais vraiment bien vivre ici.

TUTI OU DES RÊVES D'ÉPANOUISSMENT

PERSONNEL POUR CONJURER LE SORT

Rencontrée dans l'arrière-boutique d'une épicerie indonésienne, équipée d'un karaoké distillant des mélodies typiques de l'Est de Java (*dangdut*) sur lesquelles elle se déchaînait en compagnie de trois autres compatriotes, Tuti, 24 ans, est une avenante célibataire, sans enfant qui travaille à Hong Kong depuis cinq ans.

Tuti est originaire de Kraton, grosse bourgade agricole située près de Jember, une grande ville de Java-Est. Aînée d'une famille de cinq enfants, depuis que l'un de ses frères est décédé accidentellement, elle a dû quitter l'école pour ses 15 ans car ses parents ne pouvaient plus payer et voulaient donner la priorité à ses frères. Son avenir était tout tracé, dans la mesure où la plupart des jeunes filles de son village sont recrutées depuis des années pour aller travailler à l'étranger, comme employée de maison, soit en Arabie saoudite, soit à Taiwan ou en Corée du Sud et

de plus en plus fréquemment à Hong Kong. Mais pour travailler à l'étranger, il faut théoriquement avoir 18 ans. Pour patienter elle part à Jember la journée aider un de ses oncles qui tient un petit restaurant/café et s'occupe le soir des parents de son oncle qui commencent à se faire vieux. Moyennant cela, elle est logée, nourrie, reçoit un menu salaire et acquiert ainsi un peu d'expérience. Ses parents lui réclament la moitié de ses maigres gains pour payer la scolarité des garçons alors qu'elle voudrait s'acheter des vêtements à son goût et prendre des cours d'anglais et surtout de guitare car elle rêve depuis toute petite d'apprendre à jouer de cet instrument. N'étant pas très religieuse et ayant toujours refusé de porter le voile au grand dam de sa mère, l'Arabie saoudite ne la tente pas du tout et ce qu'en racontent certaines filles du village la conforte dans sa position.

Alors qu'elle a 17 ans, un habitué de la gargote de son oncle, un homme de 29 ans commence à lui tourner autour et Tuti, flattée, finit par accepter quelques petites sorties et menus cadeaux. Tuti est une fille sérieuse qui accepte néanmoins de flirter avec son admirateur qui lui promet amour éternel et mariage. Son oncle s'aperçoit alors du manège et le soupirant est immédiatement questionné sur ses intentions. C'est ainsi qu'il se révèle déjà marié à une jeune femme partie travailler en Malaisie, parce que lui-même est sans emploi et que le couple a déjà deux enfants.

La déception sentimentale conjuguée à un regain de pression de la part des parents et de l'oncle pour qu'elle se conforme à leurs exigences (port du *jilbab*, abandon du maquillage et quête d'un mari respectable), pousse Tuti à précipiter les événements. Elle veut fuir, ne jamais revoir ce menteur, elle étouffe dans sa vie, elle veut prendre une revanche. Faire comme les autres qui reviennent avec de beaux vêtements, des appareils et des gadgets qu'on ne trouve pas à Jember, qui peuvent s'offrir de petits commerces avec le fruit de leurs économies, qui font construire des maisons en dur.

Je veux gagner de l'argent, beaucoup d'argent pour changer de vie et décider toute seule.

Elle veut voir du pays, aller à Surabaya, la capitale de la province de Java-Est, la seconde ville du pays, qui est à cinq heures de bus de Jember et qu'il lui tarde de découvrir.

Elle contacte alors le courtier – *sponsor* – qui recrute les candidates au départ et lui explique la situation. Il la rassure et explique que si ses parents donnent leur aval pour le départ, il peut modifier sa date de naissance.

Deux mois plus tard, la procédure enclenchée, elle monte enfin dans le bus de Surabaya avec une dizaine de nouvelles recrues pour recevoir la formation indispensable avant le grand départ. Sa formation durera quatre mois et, de Surabaya, elle ne verra pas grand-chose d'autre que le centre de formation où toutes les candidates vivent en vase clos en attendant d'être jugées aptes à satisfaire les demandes de leur futur employeur.

Toute la journée, nous étions occupées à apprendre à faire la cuisine, le repassage, comment faire fonctionner des appareils ménagers, changer, bercer, nourrir des bébés en s'entraînant sur des poupées, apprendre du vocabulaire anglais, mandarin ou cantonnais, pour celles qui partent à Singapour ou Hongkong, arabe pour les autres, connaître par cœur les règles de comportement du pays, mémoriser les conseils pratiques. Quand venait le soir, j'étais épuisée et j'avais la tête qui tournait – pusing. Les repas n'étaient

ni copieux ni variés dans le centre et on dormait mal dans les dortoirs mal ventilés. En prévision de cette longue séparation à laquelle il fallait se préparer, il était interdit de communiquer avec la famille ou les amis⁹.

Elle apprend qu'elle sera envoyée à Singapour, mais presque à la dernière minute, sans aucune discussion possible avec le centre de placement, elle part avec une trentaine d'autres filles à Hong Kong.

Le vol m'a paru très long, Singapour m'aurait davantage rassurée, mais bon qu'importe, mes rêves allaient enfin pouvoir se réaliser. Dans le bus qui nous a conduits de l'aéroport à l'agence de placement, j'étais éblouie et effrayée à la fois. Trop d'immeubles incroyablement hauts, trop de routes, de rues, de voitures, j'étais franchement impressionnée et pour tout dire j'avais peur.

Elle est placée un jour après son arrivée dans une famille où le mari et la femme travaillent beaucoup, la femme surtout. Les patrons se montrent aimables les quinze premiers jours mais, très rapidement, elle doit supporter les remontrances de madame qui rentre souvent énervée et fatiguée et n'est jamais satisfaite du travail accompli. Pire, après quelques mois, Monsieur, sous un prétexte ou un autre, quitte la maison de plus en plus tard ou y rentre de plus en plus tôt et se fait chaque fois plus insistant et collant, réclamant d'abord des massages de pieds ou d'épaules, puis plus explicitement des faveurs sexuelles et passe à l'acte entendant bien obtenir satisfaction. Horrifiée, elle se refuse à lui, menace de sauter par la fenêtre pour échapper à ses assauts, mais rien n'y fait. Il tente de la violer, elle se défend et arrive à s'échapper et trouve refuge chez la voisine de palier. Elle ne veut plus réintégrer le domicile de ses employeurs, refuse leurs excuses, arrive à négocier une fin de contrat anticipée et le paiement de son dû, en échange de son silence. La voisine lui trouve l'adresse d'une ONG d'aide aux migrantes qui lui procure immédiatement le gîte et le couvert ainsi que de l'aide pour retrouver, en moins de quinze jours (sous peine d'être dans l'illégalité et de devoir rentrer en Indonésie, ce qu'elle ne souhaite absolument pas), un autre employeur. Avec le recul, elle regrette de ne pas avoir appelé la police pour que son ancien patron n'ait jamais plus la tentation d'abuser d'une fille sans défense.

Elle juge sa première expérience de travail vraiment traumatisante mais au final instructive.

Je pleurais beaucoup et je faisais des cauchemars. J'en fais encore parfois, toujours le même. Je suis dans une pièce noire dont je veux m'enfuir mais la porte est murée et je finis par étouffer.

Par chance, grâce à la médiation de l'association et d'un courtier bienveillant, elle est embauchée par un couple mixte anglo-indien et chinois né aux États-Unis, parents de deux enfants. Ils ne sont pas très exigeants; ils sont modernes et très humains. Tuti arrive à dégager du temps libre d'autant que maintenant que leurs enfants vont à l'école, ses patrons souhaitent trouver une répétitrice maîtrisant parfaitement l'anglais, ce qui est loin d'être son cas et ne l'employer que pour les tâches ménagères et la cuisine qu'elle dit faire de mieux en mieux. Ses patrons lui disent souvent qu'une bonne maîtrise de l'anglais ou du chinois est plus utile que la guitare pour son avenir.

Je sais qu'ils ont raison, je dois m'y mettre sérieusement. Mais, j'ai du mal à rester assise avec un livre et un cahier. C'est connu, les Indonésiennes ne parlent pas bien les langues étrangères. C'est une gêne et même un danger quand les patrons et l'employée n'arrivent pas à se comprendre. Avec les miens, j'apprends un peu chaque jour, nous nous comprenons, je progresse lentement mais c'est vrai je devrais faire plus d'économies et me payer une formation.

Pour ne pas s'ennuyer durant ses heures mortes, Tuti a besoin de compagnie et cherche à côtoyer davantage ses compatriotes. Par chance, elle rencontre une guitariste professionnelle chinoise dans un parc et elles sympathisent. Elle lui fait part de son vieux désir d'apprendre à en jouer elle aussi et sa nouvelle amie lui trouve un professeur avec qui elle passe un accord : une heure de cours contre du ménage ou des courses. Tuti arrive ainsi à suivre deux cours par semaine et s'achète une guitare d'occasion. Elle rencontre aussi des filles de Java-Est qui dansent dans le cadre d'une association. Séduite, elle finit par se joindre au groupe qui répète une à deux fois par semaine. Pour gagner un peu d'argent supplémentaire, elle arrive même à proposer occasionnellement ses services de shampooineuse et de manucure dans un salon de coiffure tenue par une Indonésienne mariée et installée à Hong Kong depuis vingt ans. Elle sait qu'à Jember, par manque d'argent, par conformisme et tout simplement par manque d'offres et d'opportunités, jamais elle n'aurait eu accès à tout cela.

On est souvent démarché par des filles qui veulent vous entraîner dans telle ou telle association. Parfois ce sont des sectes. Les ferventes pratiquantes font tout pour que l'on prenne des cours – penghajian – et que l'on prie à la mosquée, que l'on donne notre argent pour ci ou ça... Il y a même des filles à qui l'on propose de partir au djihad, sans parler des autres, les Témoins de Jehovah, les Adventistes qui sont assez insistants aussi... Moi, cela ne me plaît pas du tout que l'on me dise ce qui est bien ou mal, ce que je dois faire et penser. Je veux être libre et j'aime la musique qui bouge. Alors je vais avec des groupes qui aiment la même chose que moi, l'art, la danse, la musique.

Toutes ces activités, lui permettent, petit à petit, de prendre de l'assurance, d'apprendre à se mettre en valeur, à se faire belle. Elle arrive à épargner un peu. Après cinq ans de vie à Hong Kong et de solitude affective, elle rêve de romance, d'âme sœur et pourquoi pas de se marier avec un étranger, asiatique ou européen. Elle connaît d'ailleurs, trois ou quatre filles qui ont des petits amis réguliers, trouvés dans la communauté des migrants masculins étrangers et qui projettent de se marier. Mais il faut se méfier. Les *Paki* (Pakistanaï) raffolent des Indonésiennes mais il ne faut pas trop leur faire confiance car ils changent de partenaire comme de chemise et quand il y a des soucis, ils disparaissent sans laisser d'adresse.

Où veut-elle vivre ? Elle n'a rien choisi pour l'instant. Elle n'est pas pressée de rentrer en Indonésie, trop consciente de la chance qu'elle a d'avoir le moyen de gagner sa vie et de se distraire à côté, en découvrant chaque jour des choses nouvelles dans un climat d'entraide et de solidarité. En Indonésie, je n'aurais certainement pas eu la possibilité d'apprendre tout ce que j'apprends, dit-elle. Je serai aussi bien plus seule qu'ici où j'ai une famille.

Ici, mes amies veulent que je trouve mon chemin, que j'arrive à m'en sortir en étant satisfaite de ma vie... Ma famille là-bas n'a pas envie de comprendre cela. Mes parents veulent que je vive comme eux avec les mêmes idées mais en gagnant des dollars pour

les partager. L'idée du sacrifice... oui un peu, il faut être solidaire je sais, mais je suis jeune, je suis moderne, alors je reste ici pour l'instant pour ma tranquillité et mon avenir. Mon prof de guitare dit que j'apprends vite et bien... alors qui sait si je deviens un jour une vedette. [Sourire].

DES DIMANCHES CHARGÉS ET LIBÉRATOIRES

Il est nécessaire de décrire brièvement le contexte de la migration dans laquelle s'insèrent les deux parcours de vie présentés ci-dessus et de résumer les caractéristiques et spécificités de cette migration très particulière dont nos deux protagonistes, Yunita et Tuti, sont des exemples.

Depuis les années 1980, des Indonésiennes de plus en plus nombreuses, jeunes et moins jeunes, célibataires, divorcées ou mères de famille quittent leur famille et leur pays pour Hong Kong. Ceci pour s'occuper, pour des durées minimum de deux ans mais qui se prolongent parfois sur une ou deux décennies, de familles chinoises ou de bien d'autres nationalités, chez qui elles logent pour veiller sur les enfants et/ou les personnes âgées, handicapées ou malades, tout en effectuant toutes les tâches ménagères requises... Ces femmes ne comptent pas leurs heures de travail, se levant très tôt le matin et se couchant fort tard dans la nuit, six jours sur sept, pour veiller sur des foyers et des personnes qui sont des étrangers alors qu'elles ne peuvent pas faire venir à Hong Kong leur propre famille, enfants et époux en particulier, quand elles en ont. Il faut tout de même remarquer que Yunita et Tuti contredisent ou du moins obligent à nuancer cette idée reçue d'un travail sans répit. Tout dépend de l'employeur. Yunita a connu cela en Malaisie à ses débuts mais, comme Tuti, elle a désormais la chance d'avoir des patrons corrects et de pouvoir dégager des plages de liberté autre que le dimanche, acquis et réglementaire, et qu'elles emploient toutes deux selon leurs aspirations.

Dans un article précédent, je soulignais le paradoxe de leur situation où elles doivent être invisibles dans la sphère privée et deviennent ultra-visibles dans l'espace public durant leur jour de congé hebdomadaire, ainsi que lorsqu'elles descendent dans la rue pour manifester. Transparentes ou très voyantes selon les cas et les circonstances, elles présentent une visibilité/invisibilité qui révèle toute l'ambiguïté et le caractère dérangeant du rôle et de la position des employées de maison immigrées (Husson 2013). La totale discrétion imposée la semaine, impliquant dans les cas extrêmes la négation de la personne, est contrebalancée par un activisme et un militantisme très voyant le dimanche, lorsqu'elles se regroupent et font corps.

D'une façon générale, les employées de maison sont peu visibles, puisqu'elles travaillent et sont tenues de vivre au domicile de leur employeur. À Hong Kong, où les densités de population et les conditions de logement sont particulièrement difficiles, elles ne disposent que très rarement d'un espace privé, dormant très souvent dans des espaces de fortune, tels que le couloir, la cuisine ou la buanderie ou dans la même chambre que les enfants ou les personnes âgées qu'elles gardent. Yunita explique ainsi que la prochaine revendication des *FDW* à Hong Kong sera d'obtenir l'abrogation de la loi du *Live-In* et la possibilité de se loger en dehors de chez l'employeur. Ceci afin d'éviter toute promiscuité physique, parfois dangereuse, et

de préserver l'employée d'heures de travail excessives (réveils intempestifs dans la nuit par exemple). Les détracteurs de cette revendication craignent que, si les *FDW* obtiennent le droit de se loger, elles aient la tentation de s'installer définitivement à Hong Kong et d'obtenir les droits sociaux attribués aux résidents et que la pression immobilière sera encore plus forte.

Le dimanche, jour de leur congé hebdomadaire légal, elles doivent quitter le logement de leur employeur et se retrouvent livrées à elles-mêmes dans la ville. Et c'est ainsi qu'un jour par semaine leur vie privée est rendue publique et révélée aux yeux de tous. Toutes ces femmes isolées toute la semaine et aux faibles revenus n'ont pas d'autre choix que de se rassembler et de s'approprier certains espaces publics, optant pour des bosquets, des ponts, des passerelles, des dessous d'escalators géants pour s'abriter de la chaleur comme du froid, se protéger du soleil ou de la pluie, le temps d'une journée. Les Indonésiennes « colonisent » Causeway Bay et en particulier Victoria Park, rebaptisé par toutes *Kampung Jawa* (quartier ou village javanais). Les dimanches pluvieux, la bibliothèque nationale toute proche sert d'abri à certaines. C'est ainsi que les plus curieuses et les plus studieuses peuvent se découvrir un goût marqué pour la lecture, voire même pour étudier en autodidacte. Toujours à proximité de Victoria Park, deux petits immeubles dans un environnement de restaurants et d'épicerie ethniques abritent des commerces essentiellement destinés aux *FDW*, à savoir des agences de voyage, des agences de télécommunication, des bureaux de change et de transferts d'argent et attirent de grosses concentrations de migrantes (fig.3).

Elles sont aussi nombreuses les dimanches dans le parc de Kowloon, situé derrière la mosquée de Mongkok, peu fréquentée le vendredi, jour de prières, par les Indonésiennes qui se rattrapent massivement le dimanche. La mosquée ainsi que les quelques petites *mushola* – salle de prières – et *madrasah* – école coranique –, plus ou moins improvisées qui ont fleuri à Kowloon, sont autant de lieu de rencontres et d'échanges.

Le temps d'un dimanche, dans ces espaces publics, elles s'installent en recréant sur des nattes, des journaux et des assemblages de cartons un petit chez elles mais aussi une petite enclave nationale. Déchaussées, assises ou couchées, elles passent ainsi la journée à bavarder, prennent des nouvelles du pays, commentent leur semaine, et surtout savourent en commun leurs plats favoris. Certaines jouent aux cartes, organisent des tontines, lisent, dorment. D'autres se coiffent, se maquillent, se massent mutuellement, se manucurent ou écoutent la radio. Les plus débrouillardes vendent à la sauvette des plats et des desserts qu'elles ont préparés la veille, dispensent des massages payants, fabriquent des objets et des bijoux avec des perles ou brodent. Certaines donnent même régulièrement des cours de musique, de danse ou de gymnastique contre rétribution, d'autres organisent des ventes de cosmétiques ou de remèdes. Les *FDW* peuvent aussi rallier durant leur temps libre des organisations à caractère culturel (comme le *Jogja Club*, le *Sanggar Budaya* ainsi qu'un centre pour la promotion de l'écriture, et bien-sûr des associations à caractère confessionnel et religieux. Le but de tous ces clubs, associations, groupes (*komunitas*) est d'organiser, chacun selon sa spécialité, des spectacles à caractère culturel, danses, concerts, pièces de théâtre, concours de beauté, défilés de mode, petites foires pour promouvoir les spécialités culinaires ou l'artisanat du pays. L'attachement identitaire à la culture



Fig. 3 : Victoria ou le *Kampung Jawa*
Photos de Laurence Husson



Fig. 4 : Les deux lauréates d'un défilé de mode indonésienne
un dimanche à Causeway Bay
Photos de Laurence Husson

indonésienne sous toutes ses formes, allant de la musique, à la danse, en passant par la cuisine, le port du *batik*, la religion, est très prégnant. Toutes ces manifestations ayant pour but d'exister et de faire connaître la communauté, ses peines, ses joies et ses revendications (fig. 4).

Le militantisme, sous forme de banderoles, *flyers*, t-shirts, badges, panneaux, stands d'information est toujours présent. Les dimanches donnent l'occasion aux plus expérimentées de conseiller les nouvelles venues. Ainsi Yunita a rallié une ONG qui lui donne le sentiment d'avoir une mission d'éveil à accomplir auprès de ses jeunes compatriotes, tandis que Tuti, plus individualiste, prend des cours de guitare et danse dans un groupe, dans l'espoir de s'épanouir, voire même d'en faire une activité à plein-temps. Yunita, qui est tombée amoureuse d'une jeune Indonésienne, a rallié, par le biais de sa compagne, un groupe de lesbiennes et milite de front, dans deux associations différentes, pour l'amélioration des droits des *FDW* et pour une meilleure acceptation de l'homosexualité.

Le prosélytisme religieux et les quêtes pour des causes ou actions variées (construction de mosquée, aide aux victimes de catastrophes naturelles, etc.) vont bon train¹⁰. Tuti souligne ainsi la diversité des invitations à rallier telle ou telle cause, le risque d'embrigadement et d'instrumentalisation, la tentation d'exploiter la solitude et la naïveté des filles pour les enrôler facilement. Quoi qu'il en soit, elles socialisent et poursuivent des activités associées à la vie intime et privée, qu'elles doivent pratiquer à l'extérieur et sur la voie publique.

Les dimanches sont aussi occupés à faire du shopping dans cette ville où les tentations sont abondantes et à la confection et à l'envoi de colis destinés aux familles restées au pays. Yunita comme Tuti font allusion à la sollicitation de la famille qui attend une aide financière régulière et des cadeaux de leur part. L'idée que les filles sont plus capables de sacrifices et de piété familiale est très répandue : les filles qui partent en migration doivent obligatoirement économiser et ce pour leurs parents restés au pays. Le dimanche est donc le jour où l'on procède à des transferts d'argent. Yunita, dans son rôle de militante et de conseillère, dit apprendre à ses consœurs à ne pas dépenser tout leur argent en biens de consommation et en *shopping* inutile. Il est vrai qu'à Victoria Park, des camelots proposent aux filles toutes les tentations possibles : coiffes et vêtements musulmans mais aussi chaussures, accessoires de mode, colifichets, bijoux, vêtements neufs et d'occasion de tous styles, téléphones, perches à *selfies*, etc.

Le dimanche est aussi et surtout le jour par excellence des longues conversations téléphoniques et des connexions sur les réseaux sociaux avec la famille. Le nombre de kiosques, de stands vendant des téléphones mobiles et leurs accessoires, des tablettes et des cartes à puce, ainsi que les nombreuses publicités pour la téléphonie mobile dans les lieux fréquentés par les *FDW* attestent de l'importance des télécommunications avec le pays.

Le dimanche est également un jour où l'on se prend abondamment en photo, sous forme de *selfies*, seule ou à plusieurs, qui sont diffusés sur les réseaux sociaux et envoyés aux familles et amis en Indonésie. Elles peuvent aussi se faire photographier par des professionnels. Ainsi à Victoria Park, moyennant finances, les jeunes femmes sont maquillées, coiffées et costumées dans des tenues de rêve (diadèmes, robes de princesses, de mariées, tenues glamour) et photographiées sur fond de palais, de

châteaux, de jardins évoquant la réussite, le luxe, la félicité. Le temps donc de la séance photographique, la *domestic helper* oublie et sort de sa condition: la soubrette devient alors ce qu'elle aspire à devenir par le biais de la migration, c'est-à-dire une autre, riche, belle, oisive et adulée (fig. 5).



Fig. 5: Costumées pour des photos de rêve

Photos de Laurence Husson

Cette journée de congé permet donc de se rapprocher symboliquement de la patrie d'origine. Une manière aussi de retrouver ses racines en terre étrangère est de fréquenter des commerces ethniques. D'après des informations obtenues en novembre 2012, tant au consulat d'Indonésie, qu'auprès des trois principales organisations indonésiennes¹¹, il n'y aurait pas moins de 55 épicerie (*toko*) indonésiennes, vendant des produits alimentaires, cosmétiques et vestimentaires indonésiens, des journaux, des DVD et de la musique de l'archipel. La consommation de nourriture « typiquement indonésienne » est un moment très attendu. Nombreuses sont celles qui avouent que c'est avant tout les saveurs et les odeurs de la nourriture de « chez elles » qui leur manquent le plus. L'origine rurale des migrantes dont les palais ne sont pas habitués aux nourritures d'ailleurs, la crainte de manger de la cuisine non-halal ainsi que les repas fournis par l'employeur souvent jugés chiches ou pas à leur convenance, font que les migrantes attendent impatiemment le dimanche pour manger, à leur goût, en grande quantité, des plats, à base de riz, de légumes, de viandes, de poissons et de piment ainsi que des desserts qu'elles partagent entre compatriotes avec grand plaisir. Cette nostalgie de la nourriture du pays explique la floraison d'épicerie, kiosques, stands, ventes à la sauvette de plats prêts à consommer, de condiments et d'en-cas typiquement indonésiens (*krupuk* – chips de crevettes –, *gado-gado* – salade de légumes à la sauce de cacahuètes –, *rujak* – fruits avec une

sauce de soja pimentée –, *nasi campur*, *nasi rames* – riz accompagné de viandes et de légumes –, *saté* – brochettes –, *ikan asin* – poisson salé et frit –, *sambal* – pâte de piments – et *kue jajan* – petits gâteaux).

Dans Sugar street et Keswick street, tout près de Victoria Park, le nom de Chandra apparaît sur de nombreuses enseignes (Chandra Remittances, Warung Chandra, Toko Indonesia Chandra, Chandra minimarket, Chandra Indonesia Restaurant BMI) rappelant le succès d'un migrant indonésien, M. Wahyudi Chandra dont les boutiques ne désespèrent pas¹². Le Fa Yuen Street Market, dans le quartier de Mongkok, qui dans ses étages supérieurs abrite huit stands indonésiens vendant des produits alimentaires, des cartes de téléphone et des plats préparés, est un lieu fréquenté en semaine par les domestiques chargées de faire des courses et qui peuvent partager un court moment avec leurs compatriotes (fig. 6).

D'une façon très générale, contrairement aux Philippines qui se fondent dans le paysage urbain de Hong Kong, les Indonésiennes ont l'originalité d'être rapidement repérables. Les Philippines, claires de peau, habillées à l'européenne de façon très classique ou neutre, très urbaines et internationales, ne se remarquent pas ou peu. Ce qui n'est pas le cas des Indonésiennes qui se divisent nettement en deux groupes : les voilées, légèrement majoritaires et les non-voilées. Dans le premier groupe, on remarque d'emblée qu'il y a différentes façons de porter le voile, allant des plus austères, toutes de noir vêtues qui portent le voile intégral, les gants et les chaussettes, en passant par les modestes « gris souris », et par celles qui, malgré le voile, affichent tous les signes de la coquetterie et de la féminité assumée (tissus imprimés, couleurs vives, vêtements à la mode, dentelles et mousselines, accessoires, lunettes de soleil et bijoux, maquillage et talons hauts). Les non-voilées, rarement neutres, sont souvent même ultramodernes, provocatrices, allant de la quasi-rockeuse trash à la Lolita, en passant par l'ultra sexy, la *punk*, l'héroïne de *manga* ou le *Tom boy* masculin et voyou (lesbiennes affichant des signes extérieurs de virilité), manifestant par leurs tenues vestimentaires et souvent leurs coiffures – coupes de cheveux et teintures capillaires – un état d'esprit rebelle, militant, une envie de s'affranchir du passe-partout correct et neutre. Cet affichage marqué de codes vestimentaires voyants peut aussi s'expliquer par le fait que, durant la semaine, elles sont en tenue de ménage ou de maison et une fois de plus invisibles. Le dimanche, jour de sortie et de liberté, est aussi la seule journée où l'on peut être soi-même, s'afficher sous son vrai jour, se défouler, se faire remarquer et/ou se montrer sous ses plus beaux atours. Les vêtements du dimanche servent, de façon appuyée, soit à démentir leur statut de domestique ou d'Indonésienne, soit au contraire à les revendiquer.

Cette expérience de travail et de vie à Hong Kong semble exacerber les comportements des unes et des autres. Les musulmanes pratiquantes, trouvant une aide ou un refuge dans la religion, deviennent encore plus ferventes tandis que celles qui aspirent à plus de liberté trouvent le moyen de se libérer tant sur le plan vestimentaire, que celui des mœurs et des modes d'expression artistiques ou autres (fig. 7).

Ces jeunes femmes, selon leur tempérament, leur région d'origine, leurs goûts, leurs rêves et leur orientation sexuelle, se classent en groupes ou en clubs, affichant ainsi leurs convictions et leurs appartenances, mais ceci sans esprit d'exclusion, de ségrégation car toutes ont le très fort sentiment d'être sœurs – *sister*, *saudara* –, d'appartenir à la même famille. Un œil aiguisé identifiera vite le club des ferventes



Fig. 6: Exemples de commerces ethniques

Photos de Laurence Husson

croyantes, celui des artistes, celui des danseuses (*komunitas Virgin dancer, free Dancer group*, etc.), celui des « modeuses », celui des punks rebelles, celui des sportives, celui des *Tom boys*, celui des *Lipsticks* (lesbiennes très féminines), celui des militantes activistes, etc. Ces groupes sont très contrastés, du moins dans l'apparence. Yunita et Tuti se rattachent au groupe des non-voilées, et des « frondeuses ». Elles n'ont pas voulu ou pas pu fonder une famille en Indonésie, sont parties pour aider les parents restés au pays, ont trouvé un espace de liberté et d'expression à Hongkong dont elles sont plutôt satisfaites.

Le parcours de Yunita montre que les migrantes tentent, expérimentent en général plusieurs destinations. Elle passe de la Malaisie, à Singapour, pour finalement rester treize ans à Hong Kong. Tuti, plus jeune, ne partage pas ce multiparcours mais elle est à Hong Kong depuis cinq ans, ce qui signifie qu'elle a déjà prolongé trois fois son contrat de travail et dit ne pas avoir le projet de rentrer d'aussi tôt en Indonésie. C'est ainsi que pour nombre d'entre elles, la durée de la migration excède bien souvent les deux ans de contrat initial. Ce sont la plupart du temps des questions de dettes qui les poussent à prolonger le séjour tant qu'elles n'ont pas remboursé l'agence de placement et qu'elles n'ont pas mis assez d'argent de côté. Yunita et Tuti montrent cependant que ce ne sont pas les seules raisons financières qui les font rester plus longtemps que prévu. La satisfaction, le sentiment de liberté, la volonté de saisir des opportunités plus nombreuses à Hong Kong que dans leur lieu d'origine et/ou des raisons d'ordre affectif font que les contrats s'enchaînent. La situation de ces femmes à Hongkong diffère fortement de celle de leurs consœurs employées en Malaisie, à Singapour ou dans la péninsule arabique, où elles sont infiniment moins libres de s'épanouir tant dans le travail que durant leur temps libre, moins réglementé et plus restreint. Hong Kong est véritablement le seul pays qui leur a permis de développer ce mode associatif et cette possibilité de revendication. Il semble que des prémices de rassemblement hebdomadaire de main-d'œuvre féminine immigrée aient vu le jour à Singapour comme en Malaisie où ils sont mal tolérés. Dans les pays du Golfe, ils sont totalement prohibés, voire impensables.

Les discours des *FDW* à Hong Kong dénotent par ailleurs un état d'esprit nouveau qui est celui de vouloir vivre sa vie là où l'on est et ne pas se confiner dans la nostalgie ou le sacrifice pur, qui va un peu à l'encontre de l'image d'Épinal de la jeune migrante indonésienne qui part endurer un labeur pénible pour uniquement porter secours à sa famille.

Yunita illustre aussi un trait migratoire fréquemment observé : plus la migration est longue, moins le retour est souhaité.

CONCLUSION

Ces deux récits de vie, derrière leur singularité, ont des points communs qui se révèlent être bien souvent des constantes partagées par la plupart des *FDW* à Hong Kong. Derrière l'expérience individuelle, propre à chacune, il y a des vécus et des ressentis communs. L'individu contribue à nous renseigner sur le mouvement collectif auquel il participe.



Fig. 7: Diversité vestimentaire et identitaire de migrantes indonésiennes à Hong Kong
Photos de Laurence Husson

En ce qui concerne les motivations du départ en migration, il n'est guère surprenant que Yunita et Tuti avancent des raisons économiques. L'une et l'autre partent pour suppléer la défection d'un parent ; de même elles vont financer les études de leurs frères, prioritaires par rapport à elles.

Tout leur entourage sait qu'il y a une forte demande de main-d'œuvre féminine à l'étranger et que ces contrats de travail apportent des devises qui sont d'un grand secours. L'une et l'autre ont grandi dans des lieux où un réseau de migration a été mis en place, où il y a une tradition de migration. De nombreuses filles du village ont fait l'expérience de la migration et incitent, par leur exemple, les jeunes à en faire autant, avec la bénédiction des parents qui attendent que leurs filles se sacrifient quelques années pour le bien-être commun. Yunita et Tuti satisfont donc l'attente et la demande de leurs parents en prenant la décision de partir. Mais, derrière cette motivation première, l'une et l'autre avancent des raisons personnelles propres à leur condition de femmes. La première se remémore son envie d'indépendance, « je souhaitais partir, m'éloigner, mettre de la distance tout en restant une bonne fille ». Puis lors de son second départ, elle va fuir un mariage et une maternité non désirés. Pour Tuti, il s'agit d'oublier un chagrin d'amour et de prendre une revanche sur la vie. Partir en migration lui permet également d'échapper au voile et à un inévitable mariage imposé par ses parents.

L'une et l'autre mentionnent certes la peur de l'inconnu, la peur du déracinement craint et souhaité en même temps mais rapidement, et c'est là une spécificité de Hongkong, elles disent avoir trouvé du réconfort et de la solidarité auprès de leurs compatriotes, aux destins comparables. Ces réunions dominicales, durant lesquelles elles font corps et prennent conscience de leur nombre et de leur force, leur donnent le sentiment de partager une aventure individuelle et collective. Ces dimanches, propres à Hong Kong, ont permis le développement d'un esprit de type corporatiste. L'une et l'autre vont jusqu'à employer le terme de famille. La solidarité et la sororité allant jusqu'à l'homosexualité chez Yunita n'est pas un cas unique. Une spécificité de cette communauté de domestiques, composée essentiellement de jeunes femmes, est de compter 20 % de lesbiennes (Ma 2011). La même tendance avait été soulignée au début des années 1990 dans la communauté philippine immigrée par Nicole Constable qui avançait que près de 40 % des migrantes philippines avaient une relation homosexuelle.

Les *FDW* font partie du paysage hongkongais et sont partie prenante de la vie de la cité. Au fil des années et d'une année sur l'autre, elles s'enhardissent et prennent de plus en plus d'assurance pour se faire entendre, prenant un goût certain pour le militantisme. Il en va ainsi du mouvement des lesbiennes comme du mouvement des parapluies jaunes¹³ pour plus de démocratie auxquelles elles ont pris part. Certaines, comme Yunita surtout et peut-être Tuti, souhaitent prolonger leur séjour à Hong Kong aussi longtemps que possible. Cette demande de résidence est revendiquée par des ONG qui estiment que les *FDW* doivent obtenir les mêmes droits que tous les autres travailleurs étrangers à Hong Kong qui, après sept années consécutives de vie et de travail peuvent devenir, s'ils le souhaitent, résidents permanents¹⁴. Yunita et Tuti ne sont certes pas majoritaires, mais elles sont peut-être des têtes de ponts d'une diaspora féminine indonésienne en devenir à Hong Kong.

Notes

1. 50 % sont originaires de Java Est, 25 % de Java Centre, et les 25 % restant de Java Ouest, de Sumatra et des autres îles de l'archipel (*Romeltea* 2013).
2. La plupart des faits divers sanglants impliquant des domestiques indonésiennes se sont produits dans les Émirats arabes unis et en Malaisie, mais trois des affaires les plus sordides révélées à Hong Kong concernent trois jeunes Indonésiennes: Sunarti en fin de contrat, endettée, qui s'est vraisemblablement prostituée et a été sauvagement tuée par un jeune banquier anglais en 2014; Kartika Puspitasari qui, battue et enchaînée, a conduit ses patrons en prison pour trois et cinq ans en 2013 et enfin Erwiana Sulystyaningsih qui a enduré de terribles sévices; le procès de sa tortionnaire a été très médiatisé et le jugement rendu en février 2015, exemplaire. L'histoire de cette dernière mérite que l'on s'y attarde car elle a signalé un mois après son entrée en fonction les colères de sa patronne. Son agence de placement l'a renvoyé à son poste lui disant que la relation allait s'améliorer et qu'il fallait patienter. Elle a ensuite subi sept mois de sévices (brûlures, coups, dormant trois heures par nuit, affamée, elle est passée de 55 à 35 kg). Quand son état est vraiment devenu critique, sa patronne a alors tenté de lui faire reprendre l'avion pour l'Indonésie. Incapable de marcher, elle a été secourue dans l'aéroport par une compatriote et a été obligée d'expliquer la raison de son état de faiblesse extrême. Terrorisée par les menaces de sa patronne, elle n'osait pas parler. La fille qui l'a secourue à l'aéroport a posté sur les réseaux sociaux les photos des blessures. Une ONG s'est alors rapidement émue de l'extrême gravité de ce cas et a fait le nécessaire pour que justice lui soit rendue. Longuement hospitalisée à Hong Kong puis en Indonésie, Erwiana s'est remise sur pied et bénéficie désormais d'une bourse pour étudier à l'université.
3. C'est ainsi qu'en 2014, Erwiana Sulystyaningsih a été inscrite dans la rubrique « icones » sur la liste des « 100 personnes les plus influentes » de *Time Magazine*. Cette femme martyr est devenue le symbole et la voix de toutes les employées de maison étrangères de par le monde (anonyme 2014).
4. Le plus récent et le plus exhaustif de tous ces reportages concerne une domestique philippine. Il narre le sacrifice d'une mère pour sa fille et ses tribulations entre les Émirats arabes unis, Hong Kong et Manille. Le contexte est particulièrement bien traité: la famille à Manille, puis le centre de formation (*training camp*) qui va la transformer en employée de maison modèle et idéale. Plus original encore ce reportage présente l'histoire de la domesticité à Hong Kong du temps des *Amahs* et des *Mui Tsai*, bien avant l'arrivée des *FDW* en s'inspirant des recherches de N. Constable, puis présente le débat législatif dont elles sont l'objet (Servando 2015).
5. Le film raconte l'histoire de Mayang, obligée par son père d'aller rejoindre sa petite sœur Sekar à Hong Kong car cette dernière ne donne plus de nouvelles d'elle et parce que Mayang doit gagner sa vie. La mère des deux filles voit d'un mauvais œil ce départ mais ne peut s'opposer à la décision du père. Mayang peine à retrouver sa sœur qui se révèle surendettée au point de devoir se prostituer et finira par se suicider. Le film aborde la question des confiscations de passeport, des abus de confiance et des sommes extorquées par les agences, les courtiers, les prêteurs, les parents, dénonçant à chaque minute la condition subalterne de ces femmes exploitées. Le film met par ailleurs en scène d'autres jeunes femmes pour illustrer différents aspects de leur vie privée en particulier une jeune femme exploitée par son petit ami qui lui extorque des cadeaux et un couple de lesbiennes où la distribution des rôles se fait sur mode masculin/féminin (Laksita 2014).
6. Deux courtes vidéos illustrent bien les conditions de l'enquête dans cette ville. La première en 1 minute 42 filme le quartier de Causeway Bay un dimanche matin et la foule des Indonésiennes qui s'y presse pour rejoindre Victoria Park (*TKW Indo di*

Hongkong, 5 mai 2013, URL: <https://www.youtube.com/watch?v=6iuxu4bDNxo>). Le second « Kisah-kisah TKI di Hongkong – Histoires de la main-d'œuvre indonésienne à Hong Kong » montre un entretien à la sauvagerie dans une épicerie indonésienne qui vend aussi des *nasi bungkus* (riz agrémenté de viande, légumes emballés et à emporter). Celui qui filme veut savoir ce que ces femmes sont venues chercher à Hong Kong et si elles sont encore célibataires ou déjà mères de famille; il s'exprime moitié en indonésien, moitié en javanais pour créer plus de proximité. La vidéo montre parfaitement la gêne des femmes interrogées, les rires, les réponses stéréotypées et floues. L'une d'entre elles finit par raconter la trahison de son époux alors qu'elle était partie travailler à Taïwan 4 ans, son divorce et les liens désormais distendus avec son enfant.

7. Dérivé du malais, le *Bahasa Indonesia* est la langue officielle de l'Indonésie depuis 1928 dans cet archipel qui compte plus de 450 dialectes. Les langues régionales et les dialectes lui sont encore préférés.
8. Une enquête menée par The Mission for Migrant Worker en 2013 auprès de 3 000 *domestic helpers* ; 58 % d'entre elles ont été molestées verbalement, 37 % ont eu à travailler jusqu'à des 16 h par jour; 18 % ont été soit giflées soit reçu un coup de pied et 6 % ont subi des gestes ou des paroles à caractère sexuel, allant jusqu'au viol. Parmi les autres formes d'abus, certaines dorment dans la salle de bains ou la cuisine (Levine 2013).
9. Les nouvelles arrivées et les jeunes migrantes se plaignent volontiers de l'inconfort et de la dureté de ces stages de formation intensive devenus obligatoires. Yunita plus âgée n'en a pas suivi et a appris le métier sur le tas.
10. Toutes ces activités (en particulier la vente ambulante à la sauvette [*nyombi*] sont tolérées bien qu'illégales et les jeunes femmes qui prennent le risque d'être prises par la police de l'immigration et renvoyées dans leur pays sont celles qui sont soit les plus endettées, soit celles qui ont un projet et veulent profiter de leur séjour pour gagner le plus possible et réaliser leur rêve.
11. Indonesian Migrant Workers Union; Koalisi Organisasi Tenaga Kerja Indonesia Hong Kong (KOTKIHO) et The Indonesian Migrant Muslim Alliance.
12. Originaire de Lombok mais d'ascendance chinoise, père de trois enfants, Wahyudi Chandra est un modèle de réussite spectaculaire pour tous les migrants indonésiens à Hong Kong. Il a débuté en 1993 comme serveur dans un restaurant et a profité de son temps libre pour faire de la vente ambulante de produits alimentaires indonésiens, de journaux et de cassettes auprès de la communauté immigrée indonésienne qui avait le mal du pays et qui se réunissait déjà autour de Victoria Park. En 1997, il ouvre sa première petite épicerie. Quinze ans après, il possède 16 *minimarkets* répartis à Kowloon, dans l'île de Hongkong et dans les Nouveaux Territoires. Il a diversifié ses activités en ouvrant une agence de voyages, un centre de formation, deux restaurants, une entreprise d'emballage et faisant de l'investissement immobilier et touristique à Lombok. Mais il a surtout fait fortune avec des bureaux de change et de transfert d'argent en passant un contrat avec une entreprise de télécommunication Telin et en créant son propre réseau Delima Chandra Mobile Remittance, ce qui lui a permis d'être le plus compétitif dans ce secteur. Avec pas moins de 30 000 transactions par mois et 50 employés, son chiffre d'affaires, qui se calcule en milliards de dollars, ne cesse d'augmenter. Sur l'enseigne de son restaurant, *Indonesian restaurant: BMI – Berjuang, Menembus, Impian* – il affiche le slogan qui l'a mené à la consécration : « Lutter pour suivre ses rêves » (Wiboso 2014).
13. Les parapluies jaunes, avec lesquels se protégeaient les manifestants, sont devenus le symbole de la protestation à Hong Kong en septembre-octobre 2014. Ce mouvement pacifiste qui a consisté à occuper des rues du quartier des affaires a été baptisé « révolution des parapluies ».

14. La constitution de Hong Kong, dite *Basic Law*, dans son article 24, garantit le statut de résident permanent aux non-chinois y ayant vécu et travaillé sept ans. Les *FDW* disposent d'un statut particulier qui les excluent de cette règle. Des Philippines qui souhaitent obtenir ce statut ont été déboutées (anonyme 2013).

Références

- ANONYME, 2013, « Hongkong Court Denies Domestic Workers Residency », *BBC News China*, 25 mars.
- ANONYME, 2014, « TKI Erwiana masuk daftar 100 tokoh berpengaruh majalah Time » [La travailleuse migrante Erwiana entre dans la liste des 100 personnalités les plus marquantes de l'année dans le magazine Time], *Kompas. com*, 25 avril.
- CHANT, Sylvia, éd., 1992, *Gender and Migration in Developing Countries*, Londres : Belhaven Press.
- CONSTABLE, Nicole, 1997, *Maids to Order in Hong Kong: An Ethnography of Filipina Workers*, Ithaca : Cornell University Press [1^{ère} édition].
- CONSTABLE, Nicole, éd., 2010, *Migrants Workers in the Distant Divides, Intimate Connections*, Oxon & New York : Routledge.
- HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette, 1994, *Gender Transitions. Mexican Experiences of Immigration*, Oakland : University of California Press.
- HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette & Ernestine AVILA, 1997, « I'm Here, but I'm There : The Meaning of Latina Transnational Motherhood », *Gender and Society*, 11 : 548-571.
- HUSSON, Laurence, 2007 « L'Asie insulaire, forte exportatrice de main-d'oeuvre féminine possède-t-elle un système migratoire propre ? Les cas indonésien, philippin et sri-lankais », *Études caribéennes* [En ligne], 8, décembre 2007, mis en ligne le 8 septembre 2008, URL : <http://etudescaribeennes.revues.org/982> ; DOI : 10.4000/etudescaribeennes.982.
- HUSSON, Laurence, 2013, « Les employées de maison indonésiennes et philippines à Hong Kong en quête de visibilité », note de recherche, *Moussons*, 22, : 99-109. Article consultable dans sa version en ligne : *Moussons* [En ligne], 22 | 2013, mis en ligne le 22 novembre 2013, URL : <http://moussons.revues.org/2374> ; DOI : 10.4000/moussons.2374.
- ILO, 2010, *Labour migration from Indonesia*, www.ilo.org/jakarta.
- IOM, 2010, *Labour migration from Indonesia. An overview of Indonesian migration to selected destinations in Asia and the Middle East*, https://www.iom.int/jahia/webdav/shared/shared/mainsite/published_docs/Final-LM-Report-English.pdf.
- KAUFMAN, Katrina, 2014, « Hong Kong's Hidden Shame. Why is Foreign Domestic Worker Abuse so Rampant ? », URL : <http://hongkong.coconuts.co/content/hong-kongs-hidden-shame-why-foreign-domestic-worker-abuse-so-rampant>, 18 juillet 2014.
- LAKSITA, Gea, 2014, « Perempuan dan Victoria Park » [Femmes et Victoria Park], *Kompasiana*, 16 janvier.
- LAU, Chris, 2015, « Language and Cultural Barriers Leave Hong Kong's Indonesian Maids More Vulnerable to Abuse », *South China Morning Post*, 11 février.

- LEVINE, Jonathan, 2013, « Survey Reveals Extent of Abuse of Foreign Maids in Hong Kong », *South China Morning Post*, 4 août.
- MA, Lulu, 2011, « Indonesian Maids Say No To Men », 25 avril, <http://fragranceharbournews.blogspot.fr/2011/04>.
- MONSEN, Janet H., 1999, « Maids on the Move », in *Gender, Migration and Domestic Service*, Janet H. Monsen, éd., Londres: Routledge, p. 1-21.
- PARRENAS, Rhacel Salazar, 2001, *Servants of Globalization: Women, Migration and Domestic Work*, Redwood: Stanford University Press.
- PIPER, Nicolas, 2003, « Feminization of Labor Migration as Violence Against Women », *Violence Against Women*, 9, 6: 723-745.
- Romeltea, 2013, « Sensasi Tarawik di Victoria Park Hong Kong » [Impressions sur les Tarawik – prières en groupe du mois du Ramadhan – dans le parc Victoria, Hongkong], *ICMI JABAR*, 23 juillet.
- SERVANDO, Kristine, 2015, « Maricel: A Maid's Tale », *South China Morning Post*, URL: <http://multimedia.scmp.com/maid-in-hong-kong/>, 22 février 2015.
- WEE, Vivienne & Amy SIM, 2005, « Hong Kong as a Destination for Migrant Domestic Workers », in *Contemporary Perspectives on Asian Transmigrant Domestic Workers*, Brenda Yeoh et al., Singapour: Asian MetaCentre & Marshall Cavendish International.
- WIBOSO, Anshar Dewi, 2014, « Mengubah Nasib di negeri seberang » [Changer de destin à l'étranger, Outre-mer], *Media Indonesia* 45, 5 juin.

Résumé : À travers deux biographies de domestiques indonésiennes sous contrat à Hong Kong se dessinent le contexte et les caractéristiques de cette migration d'un type particulier. Une communauté de 150 000 jeunes femmes qui se retrouvent le dimanche dans des espaces publics après leur semaine de travail dans des sphères totalement privées. Leur propos ainsi que ces rassemblements dominicaux montrent que ces femmes se rattachent à des sous-groupes (*komunitas*) choisis en fonction de leurs aspirations individuelles, sans pour autant oublier qu'elles appartiennent à une grande famille : celles de femmes de pays en voie de développement qui prennent soin de foyers qui ne sont pas les leurs dans des pays plus riches et qui doivent lutter pour être respectées en tant que telles. Forte solidarité, sororité, corporatisme et militantisme apparaissent comme un ressenti et un vécu commun parmi ces migrantes bien décidées à faire évoluer les lois en leur faveur, à Hong Kong et bien au-delà. Les deux migrantes choisies préfigurent peut-être, par ailleurs, un nouveau type de migration, sans désir de retour.

Two Javanese Maids in Hong Kong. Between Trial and Desire of Fulfillment

Abstract: The context and characteristics of this unusual sort of migration are depicted by the biographies of two contract Indonesian maids in Hong Kong. On Sundays, a community of 150,000 young women meet(s) in public places after a work week spent in completely private spaces. These Sundays gatherings and their statements show that these women belong to sub-groups (*komunitas*) which correspond to their individual preferences or aspirations. However, they are aware that they are part of a much larger family: women from developing countries who look after the homes of others in richer countries and who struggle to achieve respect given their status. The strengths of solidarity, sisterhood, corporatism, and militancy are the shared and felt reality of these migrants who are deter-

mined to influence the favorable evolution of laws pertaining to them. The biographies of the two migrants may well foretell a new type of migration, migration devoid of a wish to return home.

Mots-clés : biographie, employées de maison étrangères, sexualité, solidarité, corporatisme, Indonésie, Hong Kong.

Keywords: *life-story, foreign domestic workers, sexuality, Indonesia, solidarity, corporatism, Hong Kong.*

